

Redécouvrir René Ghil (1862-1925), poète et théoricien d'avant-garde... et du Poitou

Entretien Jean-Luc Terradillos Photos Marc Deneayer

De la poésie scientifique

René Ghil

O ubliée par l'histoire littéraire, l'œuvre de René Ghil (1862-1925) devient peu à peu lisible, après toutes les expériences textuelles et sonores qui ont agité la seconde moitié du xx^e siècle. Elle est lue par quelques-uns, principalement des écrivains. Parce que René Ghil a cherché à fonder une pensée poétique nouvelle extrêmement ambitieuse, à l'échelle des temps géologiques et de la dynamique de la matière, parce qu'il en a forgé les outils conceptuels et la méthode... et parce qu'il méprisait l'épanchement du misérable ego de ses contemporains. «*C'est un anti-Mallarmé*», affirme Jean-Pierre Bobillot qui publie une anthologie de textes poétiques de cet écrivain aux PUR, dans la collection «Textes rares» (à l'initiative de l'Université de Poitiers) précédée d'une longue introduction intitulée «René Ghil : la dissidence matérialiste».

L'Actualité. – Comment avez-vous découvert Ghil ?

Jean-Pierre Bobillot. – Six poèmes de René Ghil ont attiré mon attention en lisant *La Poésie symboliste*, une anthologie de Bernard Delvaille publiée en 1971 chez Seghers. J'avais été frappé par cette langue quelque peu obscure mais extrêmement suggestive, qui déton(n)ait dans ce contexte symboliste. Puis j'ai trouvé les trois volumes de l'édition posthume de ses œuvres complètes (1938). Comme je m'intéressais beaucoup à la poésie de la fin du xix^e siècle, je rencontrais René Ghil ici et là, notamment dans l'enquête de Jules Huret, *Sur l'évolution littéraire* (1891), où ses propos sur une poésie scientifique et sur l'instrumentation verbale tranchaient avec le reste. Alors je me suis aperçu que René Ghil représentait le matérialisme contre l'idéalisme ambiant – englobant Mallarmé, les symbolistes, les décadents, bref tous les post-romantiques – dont il était même l'antidote.

Fervent lecteur d'auteurs matérialistes, comme Lucrèce et Diderot, j'ai commencé à mesurer les raisons du refoulement et de la censure qui pesaient sur cet écrivain. Son hermétisme et son dogmatisme ont été mis en avant pour ne pas inciter à le lire et surtout parce que la pensée matérialiste a toujours été minorée en Occident.

Sa poésie est-elle si hermétique ?

La langue de René Ghil peut désarçonner mais si l'on passe outre cette première impression je crois que l'on peut être porté par le mouvement rythmique – le «*rythme évoluant*» –, par les phrases qui ne cessent d'enjambrer d'un vers sur l'autre, par les images d'une puissance incroyable. Au début de l'œuvre, les poèmes évoquent la formation du système solaire, de la Terre, des premières formes de vie. Il a cherché à le dire dans une langue qui soit la plus minérale, la plus matérielle, dégagée de l'humain, une langue inhumaine. Les images s'engendrent les unes les autres, avec le sentiment que tout être humain aurait, aujourd'hui,



Né le 27 septembre 1862 à Tourcoing, René-François Ghilbert passe les huit premières années de sa vie dans le pays mellois car, peu après sa naissance, ses parents se sont installés à Rabalot chez ses grands-parents maternels. Ensuite, ils vont vivre de leurs rentes à Paris

et reviendront tous les étés à Melle dans la villa du Sublet qu'ils auront fait construire près de la voie ferrée, non loin de l'église Saint-Hilaire. Il publie son premier recueil, *Légendes d'âmes et de sangs*, en 1885, sous le nom de René Ghil. Le 20 août 1888 à Melle, il épouse Anna-Alice Blachon, native du pays, fille d'un libraire de Saint-Maixent. Le couple vit à Paris mais passe l'été au Sublet. C'est là que l'écrivain est victime d'une hémorragie cérébrale. Transporté d'urgence à l'hôpital de Niort, il meurt le 15 septembre 1925. Il est enterré au cimetière de Saint-Pierre à Melle, sous un sombre monolithe portant sa signature gravée.



Le buste en plâtre de René Ghil, sculpté par Jacques Loutchansky (1914), est visible à la médiathèque de Melle.

Page de gauche : René Ghil et sa femme au Sublet. Au fond du jardin, on aperçoit la petite maison dans laquelle il s'isolait pour travailler.

conservé à lui seul la trace mnésique de toute cette histoire de la matière qui mène jusqu'à lui. C'est une formidable vision poétique et scientifique.

Dans un de ses ouvrages théoriques, *La Tradition de poésie scientifique* (1920), où il parle de ses précurseurs (Lucrèce, les grandes cosmogonies du XVI^e siècle, Leconte de Lisle, entre autres), René Ghil affirme que, dans un état premier, la distinction entre chant poétique et chant scientifique n'existait pas. Cette alliance ayant été rompue, il s'agit maintenant de retrouver cette fusion primitive.

Comment définir la poésie scientifique ?

René Ghil était conscient du risque de confusion avec une poésie didactique. Pas question pour lui de produire un commentaire sur l'évolution de l'univers ni sur l'état de la science. Il travaille sur le langage, dans le langage. En traversant la conscience de l'écrivain, le poème se fait un fragment de l'univers. Par son rythme évoluant, le poème se coule dans la dynamique du rythme de la matière, de l'évolution de la matière.

Il s'appuie sur les théories transformistes de Lamarck

et évolutionnistes de Darwin – notons au passage qu'il naît en 1862, année de publication en français de *De l'évolution des espèces...* – et les discute. En effet, il conteste la loi du «struggle for life» parce qu'elle n'affiche aucun but. Or, selon René Ghil, «la matière évolue et va vers un Plus, vers un Mieux...» A la loi du plus fort, il oppose la «loi du Plus-d'effort» : «Nous sommes au monde pour tendre à notre unité pensante et morale.» Cherchant à dépasser le vieux clivage occidental entre matérialisme et spiritualisme, il défend un «idéalisme rationnel» qui «immane à la matière même de l'Univers» et définit l'essence de la poésie comme «une métaphysique émue de la Vie par la Science». Un vers résume bien cette idée assez complexe : «Ma pensée est le monde en émoi de soi-même.»

Quelle est la place de l'homme dans la nature ?

Élément de la nature, l'homme est susceptible d'être au plus près du Mieux puisque le Mieux c'est toujours plus de conscience. Ce qui ne l'empêche pas d'être capable du pire. Ainsi, René Ghil anticipe sur

Le Vœu de vivre et autres poèmes, de René Ghil, anthologie établie et présentée par Jean-Pierre Bobillot, accompagnée d'un CD comportant l'enregistrement historique de René Ghil et la lecture d'autres textes par J.-P. Bobillot, Presses universitaires de Rennes, 264 p., 20 € (disponible en mars 2004).

la Première Guerre mondiale. Il décrit une atroce «*guerre européenne*» et dénonce les responsables. Il est aussi le premier à introduire dans la poésie la dimension urbaine, les trains, les usines, les grèves, la désertification des campagnes qui poussent un prolétariat dans les villes. Tout cela participe, dans son esprit, de l'évolution de la matière. On le voit, cette *Œuvre* est donc un projet grandiose et inachevé.

René Ghil eut une certaine influence de son vivant mais après ?

On peut soutenir que c'est une impasse. René Ghil écrit en vers syllabiques, le plus souvent de douze syllabes, à une époque où se développe le vers libre. Il s'obstine dans la poésie scientifique alors qu'en 1924, un an avant sa mort, paraît le *Manifeste du surréalisme*, bien loin de ses préoccupations.

Néanmoins, que fait Raymond Queneau en rupture de surréalisme ? Il écrit *Petite Cosmogonie portative*, un poème scientifique en vers de douze syllabes, certes du genre didactique. On ne sait s'il a lu René Ghil mais cela prouve que la poésie scientifique continue. Francis Ponge ne le cite pas non plus. Pourtant, il est frappant de constater des convergences de vues. Ponge déteste le «*magma poétique*», c'est-à-dire la poésie subjective, la poésie du moi, comme René Ghil abhorrait la poésie égotiste. Tous deux font appel à la science, à une certaine articulation de la science au poétique contre la tendance du je à en-

vahir le poème. Leurs définitions du rôle de l'intuition dans le poème et dans la science sont assez proches. Cela mériterait une étude approfondie.

De façon souterraine, l'influence de René Ghil est perceptible au travers de sa théorie de «*l'instrumentation verbale*». Puisqu'il accorde aux signes linguistiques une matérialité dont l'auteur va se servir à la manière d'un musicien avec des instruments ou des sources sonores, il prépare tout le matérialisme textuel des années 1960 et 1970, dont le fleuron fut la revue *Tel Quel* qui accueillit justement Francis Ponge dès son premier numéro...

Marinetti et Russolo ont lu René Ghil et lui-même avoue se reconnaître dans les premiers essais du futurisme italien – mais peut-être veut-il, dans la mégalomanie, apparaître à tout prix comme le précurseur... Pendant plusieurs années, il collabore à *La Balance*, importante revue du symbolisme russe, lue par de jeunes poètes qui allaient créer le futurisme.

Plus directement, il eut une influence sur les poètes du collectif : ceux de «*l'Abbaye*», l'unanimité de Jules Romains, le simultanisme d'Henri Barzun. Ce qui nous conduit à la poésie sonore dans ce qu'elle a d'urbain et de collectif, notamment dans la poésie à plusieurs voix ou dans la poésie faite au magnétophone sur plusieurs pistes superposées.

Vous parlez d'un événement fondateur en 1913.

Effectivement, en décembre 1913, Fernand Brunot a enregistré plusieurs poètes au phonographe dans le cadre des Archives de la parole. Le 27 mai 1914 eut lieu à la Sorbonne la diffusion publique de «*ces premières pages de livres auditifs dont c'était à la fois la première édition et la première audition*», comme le rapporte Apollinaire, qui émet aussi un regret : «*Comme je fais mes poèmes en les chantant sur les rythmes qu'a notés mon ami Max Jacob, j'aurais dû les chanter comme fit René Ghil qui fut, avec Verhaeren, le véritable triomphateur de cette séance.*»

Enregistrer et conserver la voix est une nouveauté absolue. Par sa théorisation matérialiste du langage et par sa pratique poétique, René Ghil était, sans le savoir, préparé à ce changement de médium, à cette véritable mutation médiologique de la société en Europe occidentale. Ainsi, face au phonographe, il a senti, plus ou moins consciemment, le parti qu'il pouvait en tirer. Sa lecture peut nous paraître datée mais si elle a tant impressionné Apollinaire, c'est parce que René Ghil a créé, à partir de son texte écrit, un véritable poème phonographique, en tenant compte de ce que le nouveau support pouvait restituer.

Ce qui lui fit dire de temps avant sa mort, à Arthur Pétronio : «*Dans cinquante ans, le poète sera celui qui commandera à des machines phonétiques.*» En fait, trente ans avant les premières compositions au magnétophone d'Henri Chopin et Bernard Heidsieck. ■

René Ghil dessiné par Félix Vallotton



JEAN-PIERRE BOBILLLOT

est professeur de littérature à l'Université Stendhal Grenoble III. Auteur d'une thèse sur «*la crise d'identité du vers dans la poésie française de Rimbaud à Apollinaire*», il est devenu spécialiste des avant-gardes du début et de la seconde moitié du xx^e siècle. Il a publié des études, notamment *Bernard Heidsieck Poésie Action* (J.-M. Place, 1996), des volumes et des disques de poésie sonore – il se définit lui-même comme un poète «*bruyant*». Il a été invité plusieurs fois à l'Université de Poitiers par Pierre-Marie Joris, en particulier lors du 50^e anniversaire du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale pour une lecture à plusieurs voix des *Congés* de Jean Bodel.

PLEIN CHANT

Légendes d'âmes et de sangs de René Ghil (1885) a été réédité en 1995 par Edmond Thomas, imprimeur-éditeur à Bassac (Charente) des éditions Plein Chant.

HISTOIRES LITTÉRAIRES

«*René Ghil est de ceux qui ont le plus gravement et définitivement rêvé la poésie*», affirme l'écrivain Mathieu Bénézet qui signe un article passionnant, «*L'extrême extrémité de René Ghil*», dans *Histoires littéraires* (n° 10, avril 2002), revue publiée et imprimée par les éditions du Lérot (à Tusson en Charente).

René Ghil, le Mellois

René Ghil offrait ses livres dédiés à la bibliothèque de Melle. Signe de reconnaissance envers sa ville d'adoption, et sorte de dépôt légal puisque ses premiers ouvrages ont été imprimés par un artisan mellois, Emile Goussard, installé rue Tissot. «Cet imprimeur était une des rares personnes avec lesquelles il avait vraiment sympathisé ici», affirme Nadine Gallas, bibliothécaire à la médiathèque de Melle.

Son intérêt pour René Ghil remonte au jour où un critique littéraire suisse, Roman Doubrovkine, lui demanda de rechercher des lettres de l'écrivain. A Melle, Nadine Gallas ne trouva rien mais, à la Bibliothèque nationale, elle a consulté des lettres, des articles de presse, et découvert l'enregistrement de la voix de René Ghil dans les Archives de la parole, enregistrement qu'elle fit graver pour la médiathèque. Les

Nadine Gallas, bibliothécaire à la médiathèque de Melle.



DISTILLERIE

Ils virent luire l'immense Fixité
de l'électrique-Feu !
claire de quoi, à pleins
charrois d'aurore à nuit, des Betteraves – crie
la mise en train de la rauque Distillerie
vaste et lisse au transport de mutisme entêté
de ses Bielles
(Dire du mieux, ouverture)

documents concernant René Ghil ont été déposés à la BNF par Lise Jamati. Son père, Georges Jamati, fréquentait le salon littéraire tenu par l'écrivain chez lui, au 16 bis, rue Lauriston à Paris, chaque vendredi après-midi. Après la mort de son mari, Mme Ghil garda le contact avec le cercle et, sans enfant, elle fit un don littéraire aux Jamati, fonds qui se retrouve aujourd'hui à la BNF et... à Melle. En effet, après avoir rencontré Nadine Gallas en 1997, Lise Jamati a offert à la ville de Melle (avec l'accord de sa sœur, Viviane Isambert-Jamati) le buste de René Ghil sculpté en 1914 par Jacques Loutchansky.

«Ici, écrit René Ghil dans une lettre datée du 10 juillet 1907, il fait en ces bons pays du Poitou que j'aime tant, un temps ni trop chaud, ni trop froid - pas assez de soleil à mon gré : l'année n'est pas belle en tout l'ouest de la France. Je vais cependant faire des marches revoir un peu les environs de Melle, curieux des monuments du XII^e, et même de vestiges des temps Mérovingiens (trouvailles assez souvent de cerceaux de pierres, avec poteries). Et des grottes préhistoriques existent aussi !» Cet attachement au Poitou fut un des fils conducteurs de l'exposition que Nadine Gallas lui a consacré en 1998. «La poésie

de René Ghil est parsemée de mots poitevins et d'images référant au pays mellois, dit-elle. D'ailleurs il a passé de longs mois au Sublet entre 1889 et 1891 pour rédiger les parties rurales de son œuvre. J'ai noté qu'il utilisait les mots *grolles*, *dail*, *drolière*, *garouils*, *éteules*, *métives*, entre autres, et des tournures comme *ie m'en vas* ou *i partirons*. Hormis le travail de la terre, il évoque par exemple le train qui passe devant sa maison et s'arrête dans la *petite-Ville*, et quand il décrit la *rauque distillerie*, il s'agit de la distillerie Cail construite en 1872, l'ancêtre de l'actuelle usine Rhodia à Melle.»

Pour fournir d'autres voies d'accès à une écriture qui ne se livre pas facilement, Nadine Gallas a aussi mis en évidence les correspondances que René Ghil établit, dans sa théorie de l'instrumentation verbale, entre les voyelles et les couleurs, les sonorités et les instruments de musique. Elle a également fait appel à des artistes plasticiens. «Mais, dit-elle, l'argument premier qui pouvait justifier, aux yeux de nos lecteurs, cet intérêt pour un écrivain oublié, c'est que ce Mellois fut, dès la publication de son premier recueil, reconnu par Stéphane Mallarmé. Le grand poète lui offrit même un *Avant-dire* pour la première édition du *Traité du verbe*, en 1886. Aujourd'hui, d'autres poètes redécouvrent et lisent René Ghil ; certains font le voyage jusqu'à Melle, en particulier Jean-Pierre Bobillot et Mathieu Bénézet. René Ghil a trouvé de nouveaux passeurs...»

